

étoilements/trois

juin 2008

Si faire du cinéma, en voir, en donner à voir, ou écrire autour, à partir de, c'est toujours une affaire de geste, ce geste, ce mouvement infini, investi d'affects indicibles, on en oublie presque les origines, on en goûte plutôt les déploiements successifs, les croisements simultanés qui le parcourent et l'animent, ce geste, il nous concerne donc, ne cesse de concerner autour de lui : il engendre des relations.

Vers ces relations, vers ces lieux de partage possibles, et prêts alors à la rencontre, à l'écoute, à l'équivoque aussi, nous nous sommes rendus. Attardés sur quelques pages, nous nous sommes mis à vouloir rendre compte de cela, de ce que nous sommes dans cette adresse sans cesse renouvelée, adressée de nouveau, reconnue et aussitôt perdue, qui nous maintient vivants. Jamais eue, à vrai dire, l'adresse, jamais certaine : elle n'a pu être que brièvement tenue, dans l'élan toujours mobile et nous dépassant, nous amenant plus loin de nous-même.

Ci-après, donc, quelques traces de ces bals, de ces tourbillons de sens adressés et accueillis, réorientés, par les chemins qui sont propres au cinéma et ici, dans cet espace par lui provoqué, à l'écriture : une lecture d'un film-ofrande, des pensées attentives au faire de l'adresse et à ses conséquences, la voix d'un film donnée à lire, les phrases ou les poèmes depuis la place de celle ou de celui qui regarde, ou encore des fragments de journaux intimes, de carnets de route, de textes adressés ou répondant à une adresse... Autant de manières de continuer à habiter ces mondes, portés par les films, où nos dire se mêlent, nous déposent, ouvrent des voies nouvelles où nous serons, par d'autres, encore trouvés.

Violeta Salvatierra

L'offrande fugitive

Sur *Ofrenda*, de Claudio Caldini

(Argentine, 1978)



*Cueille cette frêle fleur, prends-la vite ! de crainte qu'elle ne se fane
et ne s'effeuille dans la poussière.*

*(...) Je crains que le jour ne s'achève avant que je ne m'en doute, et le
temps de l'offertoire ne soit passé.*

Rabindranath Tagore, *L'Offrande lyrique*

A) Petites marguerites

Voici une offrande délicate, dépouillée, évanescente. Dédiée à personne. C'est une présentation, au sens mystique : le motif, le stade premier de l'image, c'est la Nature dans son expression la plus simple et la plus souriante - une fleur.

Dans *Ofrenda* (1978) de l'artiste argentin Claudio Caldini, le contraste est fascinant, hypnotisant, entre l'intensité du rythme et la fragilité apparente du motif. C'est que ce dernier est transi de temps, de mélodie.

Ofrenda consiste en un fondu au noir prolongé, amené naturellement par le déclin de la lumière solaire en une même unité de temps : l'ouverture du diaphragme a toujours été la même, et c'est le changement de cadrage (image par image) qui détermine le rythme fiévreux de ces quelques séquences.

Si c'est l'arrivée de la nuit qui détermine l'épuisement du motif, la vision de la fin, ces pétales brûlés de lumière, sont ceux des limbes : ils sont visibles en raison des « seuils d'exposition » (1), comme le dit l'artiste.

Le motif s'écoule, s'éreinte progressivement. Non pas qu'il s'anule : l'obscurité finit par l'engloutir, mais il peut ressurgir vers la fin, ardemment.

B) La passerelle

La nature, l'immanence est ici l'énigme primordiale. L'absence d'autre référent semble achever la construction symbolique du motif de la marguerite, sa trajectoire lumineuse.

Cette énigme fixe ainsi les règles d'un jeu poétique très simple,

et cependant essentiel pour le cinéaste : il s'agit de notre participation à une dynamique cosmique. Cette dynamique visible grâce à l'évolution de la lumière, sur le symbole de la fragilité et de la résurgence de la nature : la fleur.

Mais l'abstraction donne ici comme une passerelle d'empathie, à travers laquelle surgit le geste du cinéaste : le don.

C) Le geste de l'offrande

Etant tout d'abord une offrande visuelle, le film invite à la réflexion.

On pourrait y déceler une *offrande florale*, funèbre, aux morts de la dictature argentine. Il ne faut pas oublier que l'année 1978 fut l'une des plus sanglantes du régime militaire.

Mais on devine surtout un chant à la vie (comme les films de Narcisa Hirsch, argentine elle aussi) : une véritable célébration à tout ce que la vie a d'incertain, d'évanescent, de fugitif.

Voici un don, dans le sens le plus noble. L'épuisement du motif peut-être perçu comme une destruction, si on lui prête toute la dimension rituelle de l'offrande – lyrique, mystique, comme chez le poète. Voici une invitation à la contemplation, au ravissement, au silence. Et pour cause : à certaines destructions rituelles, on ne connaît pas de réponse (2).

Gabriela Trujillo



Images reproduites avec l'aimable autorisation de Claudio Caldini

Notes

- (1) Informations fournies par l'auteur et consultées sur le passionnant blog de Pablo Marín, <http://laregioncentral.blogspot.com/>
- (2) Georges Bataille, « La Part de l'utile », in *Œuvres Complètes* t. 7, Paris, Gallimard, 1976, p. 203



Photographie : Smaranda Olcèse-Trifan

Questions surgies de l'adresse

Les questions de l'adresse sont les questions du lieu.

Le lieu d'où vient le cinéma. Le lieu où il va. Cet espace, ce que les films peuvent nous adresser en dépend. Pour nous adresser quelque chose, ils doivent nous conduire quelque part. Une question d'envoi.

Poste, posture, tenir droit, l'adresse.

Ce que l'œuvre nous adresse a sans doute peu à voir avec ce que l'auteur a voulu dire. Le film nous adresse tout autre chose que son réalisateur. Nous adresser. Sommes nous le contenu de l'adresse ?

Lorsque nous fabriquons des films, nous ne savons pas ce que nous faisons et nous ne savons pas ce qui se passe. Il est beau qu'il en soit ainsi. Il est beau que nos mains puissent faire plus vastement que notre intention et qu'ainsi nous ne sachions pas véritablement ce qui est envoyé. Il est beau que nous ne sachions pas au fond ce que les hommes peuvent entendre ou voir de ce que nous aurons fait et que dans cette méconnaissance même nous puissions les uns des autres saisir quelque chose.

Sommes nous des destinataires ? Y a-t-il une image entre mille autres qui nous soit destinée ? Une image qui soit pour nous ? Une image qui soit image nôtre ? Y a-t-il quelque événement vers lequel nous devons aller, et auquel le film seul peut nous promettre ? Sommes nous des plis, et les plans, ces actes qui consisteraient à dénouer le sens pour nous le faire apparaître, ce sens que nous sommes, ce sens que nous devons être ?

Les questions de l'adresse sont les questions de l'enjeu.

Paris, filmé à la deuxième personne du singulier. Cet homme qui dort, c'est toi. C'est-à-dire que *L'homme qui dort* parle de moi. Enfin me parle. Le cinéma nous dit tu. Il y a cette proximité, cette intimité. La catastrophe nous vient alors un peu plus précisément.

L'adresse. Est-ce que cela veut dire que nous sommes l'homme qui dort ? Georges Perec veut-il nous reconduire tous à cette jeunesse qui passe, en un rien de temps, par quelques plans, de l'indolence au désespoir ? Tel désespoir a-t-il le dernier mot ?

Tel désespoir n'a pas le dernier mot. Ou alors rien ne nous est adressé.

Ou encore : « tu » est dans l'adresse la condition pour que quelque chose nous soit dit sur le cinématographe, sur la plasticité des images, capables, sans être changées en elles-mêmes de faire signe tantôt vers la légèreté, tantôt vers la gravité. Dans cette adresse, le cinéma nous vient comme une écriture du désastre. Cette plasticité des images. La catastrophe en train de se dire.

Les questions de l'adresse sont les questions du mouvement.

Cette plasticité, cela signifie que les images ne savent jamais ce qu'elles veulent dire et elles ne savent pas ce qu'elles peuvent dire et elles ne savent pas ce qu'elles disent et elles ne disent rien enfin par elles-mêmes. L'image est le lieu d'une ambiguïté. L'image est un entre dire. Elle ne parle pas seule, son adresse est rendue possible par autre chose qu'elle.

Il y a un en deçà et il y a un par delà.

Si l'image est une ambiguïté en elle-même, si elle peut ceci et cela selon qu'elle est portée comme ceci ou comme cela, alors il faut cette mise en garde. Il faut un titre, un indice, une indication. Le titre, cela signifie que tout film est le lieu d'une possible méprise. Nous pouvons le prendre mal. L'adresse, nous pouvons l'entendre mal.

Est-ce que nous avons les yeux pour voir ? Est-ce que nous avons les oreilles pour entendre ? Avons nous enfin le cœur pour sentir quelque chose ? L'adresse ?

Le mouvement.

La tache recommencée toujours de se laisser atteindre.

Rodolphe Olcèse

L'amour, de leur côté

Ici gît le peuple des hommes.

Il y a quelqu'un ?

Je m'enfonce dans cette matrice de verdure. Je veux, je veux entrer, pour toujours entrer dans le peuple des hommes.

Pays interdit, veux-tu de moi ?

Mon corps est-il en trop ? Jaloux désir, obscène pensée. Je suis l'aimeuse en série de ces avenues interlopes.

Front blême, et joues poudrées, je traîne l'obscénité de mes sentiments de cristal./

Les cœurs gonflent, gorgés de cris d'insectes et d'oiseaux. Le labyrinthe geint. Ses méandres recèlent des foules secrètes et clandestines qui vibrent selon des rythmes dont les combinaisons ne regardent que les dieux du Carrousel./

Comment s'unir ? Vers quel nouveau bal vous rendez-vous ?/

Tu dances, tu dances.

Il est là le peuple fantôme, qui t'entoure, t'enserme, farandole charnelle, palpitation cardiaque.

Tu voudrais t'y mêler peut-être, t'y mélanger ? Je me trompe ?

Tu avances les yeux clos, tu transpires, tu te diriges vers le cercle sacré, la spirale, le cœur bleu de tes rêves.

Tu t'enfonces. Que veux-tu donc attraper ?

S'agit-il de leur sexe que tu ne saurais nommer ?

Crache, expulse ce nom qui t'échappe, ce nom qui te diffame/dit femme, ce nom qui t'enflamme. Est-il de pure porcelaine, est-il fait de la sueur de tes nuits ?

Je ne saurai te dire, tendre amie qui partage mon rêve. Tu es là, tu avances, toi qui m'es conjointe.

Cette différence reconduite mille fois, cette différence vaut-elle la peine, vaut-elle ta peine ?

Je l'ignore. Continue ta route, trace tes trajectoires. Eructe encore la liqueur de tes nuits.

Tu restes sur le bas côté. Tu es fatiguée d'attendre ?

Je suis là. J'entre. Regardez donc ce corps, l'embrasement de mes peaux. Mon corps étale comme il vous transporte. Venez-y blottir vos songes. Je proclame, vous proclame que je vous manque.

Contemplez donc ce que je vous tends.

Empruntez mes collines sinueuses, mes vallées de larmes. Ne craignez rien de mon genre d'à côté. Ma voix s'envole et vous calme, ma voix vous charme déjà. Vous restez donc de marbre ?

Je vous vois cheminer en une ronde sombre, belle, canaille. Peuple hautain, comme je vous admire et vous envie. Mais ne restez pas ainsi, vous m'accaparez./

Est-ce que je sais à quoi je pense ? à quoi penser ? que penser ?
Mes mots sont pleins de terre, de relents, d'odeurs.
La pisse s'accumule, la terre crasseuse, furieux mélange, grumeaux, bois, boue, fange./

Tu viens. Je te vois. Mes yeux glissent sur ton corps. Tu t'échappes, et me reprends. J'ignore, ne sais pas, attends, le cœur battant.

La jouissance d'être vu/e/s, cette pulsion d'être vu/e/s qui me comble les cœurs.

Mon corps qui rentre dans ton œil, dans ton âme, ta peau. Ton œil qui rentre dans mon corps, mon âme, ma peau.

Tout glisse. Les cœurs palpitent. Nous sommes vus.

Pas de répit, tout se transforme. Un œil en une peau, une peau en un cœur, un cœur en une âme.

Les âmes naviguent, les sueurs, de chacun à chacun, tout dérive. Tu regardes quelqu'une qui regarde quelqu'un qui regarde quelqu'un./

Les ballets sont ouverts, la parade a commencé, le grand orchestre emplit de sa mesure la promesse des jours. Tous les jeux sont ouverts.

Kantuta Quirós, juin 2005.



L'amour de leur côté, un film de Kantuta Quirós (18', 2005, S8 / vidéo numérique)

Le film met en présence dans les jardins labyrinthiques du Carrousel du Louvre, mythique lieu de drague gay, le peuple des garçons et une jeune fille...

Les garçons attendent dans les dédales, exposant leur corps en offrandes pour mieux se retirer à la lisière - là où le classicisme grand style du Louvre se déginglue en terrain vague, en chantiers...

Une danseuse fureteuse vient se perdre dans les méandres du jardin, happée par sa fascination pour le ballet serpentin des hommes du Louvre, chassés croisés d'évitement et de frôlement.

La pénétration impossible de la fille errante dans le monde autosuffisant des garçons n'en finit pas d'être troublée par sa déambulation rêveuse qui vient agacer les désirs des hommes.

Par ses trajectoires qui mêlent danse et réel, fantasme et logorrhée, la jeune fille fait incursion dans le territoire de l'autre, et vient couturer le pli entre les genres, abolir l'impartageable et univoque élection des objets de désir. Par son annexion fantasmatique du pays des hommes, la séparation, l'impossible union sont mises en doute. La possibilité de l'amour s'arrache à l'improbable...

Danse, déambulation Violeta Salvatierra | **Garçons** Julien Bancilhon, Eric Gomez, Francesco Romanello, Kamal Hachkar, Jean François Passé, Karim Benbouchaib | **Chant** John Sawaya | **Texte et voix** Kantuta Quirós | **Image, montage, mixage et son** Kantuta Quirós & Aliocha Imhoff | **Prise de son** Thaïs Bernard, Carine Le Bihan

Adresses

C'était *L'homme Atlantique*, vu une seule fois, il y a des années. Le déchiement de la voix amoureuse, le geste qui naît en nous, d'épouser ces yeux qui regardent la mort, en face. On nous rend l'amant (l'image), le regard de l'amant, son extinction. L'homme atlantique, dérobé par le noir, de plus en plus profondément, immergé dans l'océan.

Noir, sans image. Mais la voix, l'appel.

Puis, c'était *Les mains négatives*, montré à ce seul spectateur, ce soir-là. Parcourir ensemble les rues de la ville où il était né, l'année d'avant sa naissance, ces rues encore sales, à peine réveillées, et dévorées d'amour. Un amour de l'anonyme, du semblable inconnu, par le film nous emportait. Marguerite prononçant les mots indécomposables : *Je t'aime*.

Je t'aime. Une totalité en manque. Oui, je t'aime, quand aimer c'est donner ce qu'on n'a pas.

C'était l'amie cinéaste, par nos jeunesses parfois désespérées. Ce film somnambulatoire, fait de pudeur exquise et d'audace ardente. Fait surtout d'ignorance, de désir, de rêve. La voix de l'amie portant les images, délicatement, fermement portant nos danses, et la présence, à la fois impérieuse et fragile, (qu'elle) m'avait poussée.

Donner, par-donner, et rendre possible, par le cinéma. Exister par ces images, ne pouvait être que l'acte d'amitié, la fécondité douloureuse d'un dialogue, les miroirs se défaisant pour laisser place au lieu précieux, au mouvement émancipé, au film.

C'était l'ami cinéaste. Par tous ces instants impossibles, ces instants de cinéma qui n'ont jamais existé. Par ces *trop tôt ou trop tard*. Par ce film à refaire, en quelque sorte, à deux : *Les hautes solitudes*. Son visage, mon visage, le silence. La durée. L'acte de filmer l'autre, de filmer la relation, de s'adresser par et dans le cinéma. Devenir passeur, il dit, cet aller vers et ce faire passer à travers : Ingrid Bergman, qui voit Rome, ville ouverte et part à la rencontre de Rossellini. Depuis, pour Rosellini, elle devient cinéma, il devient passeur.

C'étaient Yves et Annie, dans *Le moindre geste*. Et avec eux, toutes ces voix déterrées par ceux qui font du cinéma et savent qu'ils parlent pour tant d'autres, silencieux.

Yves, le caillou d'Yves, qu'il sort de sa vieille chaussure, au bord d'une route, et tend à la jeune fille, grande et maigre, sauvage, qui le prend sans hésiter. Ce caillou, cette énigme. Cette pierre à permettre, trouvée par un fou, qui nous l'offre.

Violeta Salvatierra



Les mains négatives, Marguerite Duras (1979)

Les heures immobiles



Les heures importantes sont les heures immobiles. Ces fractions du temps arrêtées, minutes quasi mortes sont ce que tu as de plus vrai, ce que tu es de plus vrai, ne les possédant pas, n'étant pas par elles possédé, sans attributs, et que tu ne pourrais " rendre ", étendue horizontale par-dessus des puits sans fond.

Henri Michaux

Approach with the reverence that aura demands, the aura of departure that still clings to these frail skeins, these shedding skins of light, harder to see in the original prints than the Turin shroud,

letters whose kisses are sucked away by phantoms before they can arrive

cicatrice intérieure - berceau de crystal

a double bill you may never finish paying, a dance of terminal redundancies

this time tomorrow

inner scar of an outside thrown away

where will we be

bleached and blasted lunar desert

the same face stares back from all his canvases

a far-gone *fata morgana*, taking flight into medieval dreams

the sense of distance lacks, time lags behind seeing

ashen limbo of broken and bewildered light, the harmonium's asthmatic wheeze

I can't breathe

'68 jet-trash fall-out, born under the exit-sign, half-life to live in the fragile hold of the body's lantern parchment, naked honour of a future never to be baptised.

Nothing to remember, nothing but what keeps repeating in the aftermath, pale knight armoured in skin, white horse, circle of flame, black sheep on a dirt track regathered to the fold, black ship on the horizon awaiting a last unmooring orphaned emblems scattered to the four elements, props for a dilysergic Norse saga, autistic meanderings of the eternal *déménage à trois*, aphasic knight, *belle damnée*, infant joy, infant sorrow, infant rage

close to the frozen borderline
disputed sovereignty of the central region

deranged in red leather trousers, the devil stepped outside, death valet parking for an end-of-the-road movie, keeper of the car keys, flayer of the carcass..



And if he left off dreaming about you...
Lewis Carroll

the baby whose bathwater turned to ice
that crystallized into a cradle

dollhouse anhedonia of Pre-Raphaelite interiors, the Langlois museum, in every dream palace a host of dead souls
leaving the Factory

faces of imploded stars sink back to the tallowy glooms of Caravaggio, De la Tour, the paint-it-blacker school, proofs of an after-light, the endless procession of plans fix, white powder candour of Nico's face, tarnished ambadress, dreamy and languorous as she reads, sleeps, smokes, recites abysmal poetry, a Holbein anamorphosis in reverse, a bloat of skull set adrift on a dark river

and Garrel the uninvited ghost, slinking in corridors, strung out in velvet like a rive gauche Joey Ramone.

Sure, the drugs don't work, but then they're not supposed to: quite the contrary, they open to the worklessness of pure time. Or whatever.

While outside it's '75, late-surrealist dredgings of the psyche that launched a thousand prog-rock bands on the Lethe, sun-dappled kitsch of *jeunes filles en fleurs* steeling themselves for a future of stained raincoats, all this somehow doomed by the camera in looking too long, past all longing or desire, waiting it out to the face's desertion,



the desert to come,
gun to the temple

trop tôt trop tard

and for the devout it's back to the "dross" of youtube and 4th degeneration dvx, circular ruin of a pixelate Hamlet endlessly treading his weary coil out on the silicon flats of laptop insomnia. Until the next resurrection, though there is hope the shroud will be too stoned (immaculate) to show up.



De cette perte d'ombres – on sort une lumière
éclatante, écran blanc sans contour –
il y a un personnage mouvant, légère ombre blanche,
derrière, comme un fantôme de calque –
Ce papier chinois – c'est toi – c'est moi – c'est il.

Carnet de route,
comme une déclaration de route
une façon d'envisager ce chemin



Je sors d'un programme
comme on sort d'un champ –
encore ici l'encre s'étale en étoile

Des pages en fil d'Ariane.
j'ai soif comme de partir
Avec cette joie secrète du voyage,
Cette aventure de regard – et
puis l'écoute, goutte à goutte.

Charme et intuition

Je ne voudrais pas t'embêter avec mes nuisances de voisinage, mais la voisine d'en dessous a vraiment un grain dans la tête, comme on dit en français...

La saveur de la pastèque qui se laisse gentiment regarder, comme une comédie musicale de Jacques Demy, avec légèreté et frivolité, l'humour particulier de son auteur ruisselant tout en travers des scénettes y contribuant pour une bonne part (de pastèque bien-sûr)...

Il suffisait que je ferme la vanne de mon arrivée générale d'eau située tout en fin de chaîne de l'immeuble, puisque mon appartement est au dernier étage, pour que je n'entende plus le cirque de la voisine la nuit...

Mais qui ne l'est pas un peu au fond de lui-même?

La différence significative qui me distingue fondamentalement de cette «misérable» (sans en référer à l'œuvre du même nom de Victor Hugo, métisse et bon vivant de ses plaisirs) s'affirme par la non connaissance manifeste de cette femme pour son misérabilisme...

A présent que je termine mon manuscrit par mon texte écrit en bleu, en miroir du premier en noir à droite et comme un commentaire appuyé qui tisserait des fils de trame en profondeur du premier, se constituant en autocritique (ce que

J'ai regardé un film chinois sur ARTE de Tsai Ming Liang, sorte de comédie musicale érotique, à deux heures du matin et ai monté le son exprès quand les actrices simulaient des scènes d'amour avec des gémissements exagérés, histoire d'embêter la voisine qui se croit seule dans cet immeuble...

Et pour montrer combien elle est demeurée, elle a tiré des petits coups d'eau toute la nuit pour faire résonner la robinetterie, alors que ces coups dans la plomberie ne dérangent que ses voisins d'en dessous...

Moi cela ne me gêne absolument pas pour dormir !

Il y a des gens qui sont vraiment misérables à Paris...

Plus tard le mois suivant, j'ai vu un documentaire assez édifiant, avec tout le recul intellectuel nécessaire, sur ARTE en soirée et qui portait sur la pornographie au féminin, lesbien, militant, fait par des femmes et pour des femmes...

A tel point que la voisine d'en dessous avait recommencé à se masturber symboliquement avec le robinet de sa cuisine !

Malheureusement le documentaire suivant portait sans transitions sur le parallèle entre Franco et Salazar dans leur accession respective au pouvoir...

Ce qui aurait dû avoir l'effet d'une douche froide pour cette dame chiante, mais pas très méchante en apparence et qui doit avoir des origines hispaniques avec son nom de Llamas Alquezar...

faisait également
Guy Debord paraît-il
d'après ce que m'en
a répondu Sylvia à ce
sujet), il s'est écoulé
un bon mois et demi
depuis les turpitudes
de la page de droite
et je joue à présent
de la guitare électrique
avec pour seul
souci de ne pas me ré-
veiller de nouveaux
acouphènes et non par
égard pour la voisine
qui s'est calmée dans
son hystérie à la me-
sure de l'indifférence
générale des autres
pour les soit disant
pollutions sonores de
ma musique...

Elle sait user de ses
charmes et des avanta-
ges que la nature lui
a dotées pour exploi-
ter les ressources que
les hommes désirants
sont prêts à lui li-
vrer...
J'en étais tellement
admiratif à une cer-
taine époque qu'elle
m'a même retourné la
proposition de vouloir
lui ressembler sur
ces qualités là en me
sermonnant avec bien-
veillance : «Mais ce
n'est pas ton cheval
de bataille ! Tu n'as
pas besoin de deve-
nir un séducteur pour
t'affirmer toi aussi !
Tu as bien plus à of-
frir en toi-même et à
donner que ces baga-
telles-là...».

Mais c'est une dame ordinaire et pas très
intéressante contrairement à toi, avec qui
j'ai pu discuter dans la cage d'escalier
depuis dix ans que j'habite cet immeuble,
comme la plupart de mes voisins...

Un autre de ces voisins, chercheur en méde-
cine, apprécie particulièrement la conver-
sation avec moi et m'avoue que j'ai plutôt
de la chance avec cette dame, puisque lui-
même se fait sermoner par son voisin d'en
dessous, quand il va aux W.C. la nuit !

Mon amie Ellie qui est une bizarrerie de la
nature, est douée d'une telle sensibilité
qu'elle en est presque télépathe et arrive
à lire dans les autres comme dans un livre
ouvert...

J'ignore jusqu'à quel point elle est cons-
ciente de cette faculté si particulière,
mais elle en souffre parfois, tout simple-
ment parce que les gens qui sont si civili-
sés et gentils en apparence pour les néces-
sités de la vie en collectivité, ignorent
tout de leur inconscient parfois maladif et
quelque fois malsain, et qu'ils imposent
cette brutalité de l'âme pour terroriser
un don du ciel, cette faculté de percevoir
leur réelle nature derrière le masque so-
cial...

J'ai fait une fois une projection d'appar-
tement chez mon ami russe Stanislav, qui
avait convié pour l'occasion quelques con-
naissances de son entourage autour d'un sa-
voureux Borch de son pays natal.

Et quelque uns de ces convives, mais pas la
majorité, étaient réfractaires à mes films...

A présent que je termine mon manuscrit par mon texte écrit en bleu, en miroir du premier en noir à droite et comme un commentaire appuyé qui tisserai des fils de trame en profondeur du premier, se constituant en autoritique (ce que faisait également Guy Debord paraît-il d'après ce que, m'en a, répondu Sylvia à ce sujet), il s'est écoulé un bon mois et demi depuis les turpitudes de la page de droite et je joue à présent de la guitare électrique avec pour seul soucis de ne pas me réveiller de nouveaux accouphènes et non par égard pour la voisine qui s'est calmée dans son hystérie à la mesure de l'indifférence générale des autres pour les sorts - désantes pollutions sonores de ma musique..

Spleen

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la plûte étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Spleen, Les fleurs du mal, Baudelaire (1857)

Sacré Stanislav, il accumule les déceptions amoureuses et les conquêtes féminines, parce que se cherchant lui-même et la stabilité qui lui fait défaut affectivement, du coup il s'est débarrassé de cette fille qui avait si bien saisi mon film de «la cascade dans la grotte» : dommage pour lui, elle aurait pu lui apporter ce dont il avait besoin malgré lui, c'est à dire un rapport d'opposition fort sur lequel s'appuyer pour se construire au-delà de ses penchants naturels...

Il s'inquiète de savoir si nous sommes toujours amis et en même temps m'évite quand j'essaye de le rejoindre au téléphone...

Il y avait même une fille suédoise je crois, bien que petite et brune, travaillant au découpage des souris dans un laboratoire pharmaceutique, qui n'avait apprécié aucun de mes films de paysages abstraits et ne retenait de la soirée, pour me l'avoir avoué, qu'un court passage où l'on voit des ouvriers torse nu s'agiter au coulage d'une chape de béton armé...

Et encore elle n'était fascinée que par la nudité des ouvriers !

J'en ai parlé à la copine de mon ami Stanislav, qui passait à l'improvisiste et n'a vu que les deux derniers films.

Elle m'a répondu que le dernier sur la cascade dans la grotte était le plus impressionnant et que certaines personnes ont peur de leur inconscient et font un blocage psychologique avec les œuvres artistiques qui drainent trop en profondeur les abîmes de l'âme humaine...

Elle ne s'étonne donc pas de la réception négative ou de l'absence de réception de mes films chez certaines personnes !

C'est en tout cas une fille intelligente et avisée, qui me rassure sur le bien-fondé de ma pratique cinématographique, de la hauteur de ses vingt et un ans seulement...

Je me demande donc si Ellie n'avait pas été plus qu'une amie de cœur pour moi, mais encore un déclencheur de ma sensibilité enfouie et refoulée face à la cruauté du monde, qui aurait resurgi au-delà de ma seule production cinématographique, comme une faculté à part entière que j'avais oublié de développer...

Il fallait donc que je teste mes capacités de télépathie sur les autres, pour savoir si j'avais moi aussi ce don et dans quelle mesure, moi qui me considère comme un autiste asocial et un artiste incompris de tous, donc dans quelle mesure je pouvais l'exercer...

Je n'ai pas eu à chercher bien loin, en l'occurrence la voisine très agitée du palier inférieur ferait l'affaire !

Voyons ce que dirait Ellie quand elle est excédée et poussée à bout de nerfs : «Mais oui, vous êtes vieille, moche et vous avez raté votre vie, mais ce n'est pas une raison pour faire chier les autres ! Putain de connasse !

J'ai baissé le son de mon ampli autant que je pouvais et à présent je joue de la gratte à sec, avec la musique de la radio par dessus pour camoufler la mienne qui vous est tant insupportable !

Trouves-toi un mari ou vas te faire tirer putain de connasse !»

Manifestement la voisine a dû ressentir, sans en prendre délibérément conscience, le message sous-jacent que je lui délivrais en deça de ma bienveillance pondérée par mes propos conciliateurs, c'est-à-dire le «trouve-toi un mari ou va te faire tirer putain de connasse» de tout à l'heure que je me répétais en mon fort intérieur...

J'avais failli lui recommander d'aller aboyer sa plainte au commissariat de police un peu plus haut sur le boulevard pour faire de l'humour sur sa stupidité : de toute façon, en termes de jurisprudence, le seuil de la pollution sonore reconnu en tant que tel et en décibels mesurables était très loin d'être atteint dans la journée...

Remarque typique à destination de tout ce qui s'écarte de la norme et de la bienséance morale (farce facile à démentir parfois), en l'occurrence ma musique de sauvage...

Au lieu de cela, quand elle est venue frapper à ma porte pour me faire calmement d'abord la remontrance, puis le ton est monté et elle aboyait comme un chien, je lui ai répondu avec détachement, puis en haussant la voix pour qu'elle soit obligée de m'entendre, malgré ses cris et du coup les autres voisins aussi : «Vous n'avez qu'à sortir de votre trou à rats de temps à autre... Allez donc écrire vos piges pour votre journal people dans un bistro ou un café... Vous verrez des gens comme cela au moins... Et puis ce n'est pas la peine de bouger vos meubles tout le temps et de cogner dessus, même si je pensais qu'il s'agissait des travaux du rez de chaussé (habitant au cinquième), avant de faire la distinction avec vos agitations...».

Je lui ai laissé un peu la parole, sous-entendue dans mes points de suspension tellement elle vociférait : «Comment ça je déplace mes meubles ?».

Ah, elle n'est pas tout à fait conne, elle arrive à gueuler et entendre en même temps ce que j'avais à lui dire...

«Puisque c'est comme ça, j'irai me plaindre!». Et je lui répond : «Oui c'est ça, allez vous plaindre et auprès d'un psychiatre de préférence, cela peut vous aider !»

Comme elle aime bien avoir toujours le dernier mot, elle marmone en prenant la fuite et fait tomber à une ou deux reprises son trousseau de clefs pour re fermer son appartement avant de s'en aller...

Il m'a semblé entendre :

«C'est plutôt vous qui en avez besoin !».

Et je me rappelle de ce que m'avait répondu mon voisin sympathique qui aime bien la discussion avec moi :

«Oui, la voisine m'a fait entendre chez elle quand tu jouais, effectivement on entend un peu, de même quand on passe devant ta porte...

Tu sais, c'est un vieil immeuble du milieu dix-neuvième, rien n'est insonorisé et les planchers en bois, les bois contenus dans les amalgames de structure des plafonds sont particulièrement conducteurs acoustiquement.

Il suffit que tu ailles lui parler à ta voisine, si tu y arrives... Mais tu sais, elle n'aime pas ta musique, tout simplement, mon gars !

Allez ciao et cela m'a fait plaisir de te revoir, on ne se voit pas souvent...»

Manifestement elle reste furieuse contre moi et tire la chasse d'eau ou fait couler de l'eau toute la nuit pendant ses insomnies chroniques : elle n'a vraiment pas la conscience tranquille celle-là !

Heureusement que mon flegme et ma rationalité scientifique, une certaine habitude de la logique pour répondre aux vicissitudes du quotidien, m'ont toujours aidé jusqu'à présent.

Je suis, malgré tout, toujours resté le même, toujours aussi fou et je vais être en retard à cette réunion de syndic de co-propriété de cet immeuble, où je vais croiser la psychopathe de voisine forte en gueule et pour les coups bas en douce dans le dos !

Elle n'a pas dû avoir de chance dans sa vie, mais je n'ai aucune indulgence pour la bêtise et la méchanceté !

Finalement cela s'est bien passé cette réunion de syndic où les gens ne s'agitent et ne s'animent que pour les problèmes d'ensemble afférant à l'immeuble et ses parties communes...

La voisine est restée bien civile et n'a rien eu à redire à mon encontre, en ma présence et celle des autres, mais s'est rattrapée en maudissant ses voisins d'en face de chez elle, absents à la réunion...

Le sujet portait sur les nuisances sonores de voisinage qui opposent la jeunesse aux retraités...

La voisine s'est plainte des jeunes gens d'en face qui claquent bruyamment les portes d'ascenseur et d'appartement à deux ou trois heures du matin et presque tous les jours...

C'est surréaliste, mais ces jeunes gens sont même venus sonner aux portes alentours, une nuit à deux heures du matin, et ils étaient huit garçons tous nus, de la tête au pied il me semble, à l'âge des quatre cents coups, ce qui me laisse à penser qu'elle devait bien être contente, la voisine chiante !

Tout est véridique je vous l'assure, rien n'est arrangé de cette histoire, si ce n'est mon style propre, égal à celui de mes films...

«Ce panneau de Lascaux (dit panneau *Des deux taureaux*) n'est pas narratif. Figures d'animaux réalistes et fantastiques, ponctuation décorative ou rythmique, semble tourner autour d'un centre vide. Ils en soulignent ainsi d'autant plus la blancheur intentionnelle, qui a fait de ce panneau rocheux l'écran d'un spectacle divinatoire.»

©Pour la science



2. CE PANNEAU DE LASCAUX (dit panneau *Des deux taureaux*) n'est pas narratif. Figures d'animaux réalistes et fantastiques, ponctuations décoratives ou rythmiques, semblent tourner autour

d'un centre vide. Ils en soulignent ainsi d'autant plus la blancheur intentionnelle, qui a fait de ce panneau rocheux l'écran d'un spectacle divinatoire.

Je réalise essentiellement des films de paysages et d'abstractions lyriques, mais également des journaux filmés sur le vif qui saisissent une certaine intimité du quotidien et des personnes...

Elle s'attire surtout des situations rocambolesques et des âmes perdues, fragiles de nature, pour faire une description ramassée et littéraire de tous ces types qu'elle ramasse malgré elle et dont elle doit bien se délester à mesure qu'elle élargit son cercle de fréquentations, qui semble pouvoir enfler sans limite apparente, si ce n'est peut-être la ressource de son imagination plus fantaisiste que la mienne...

Manifestement elle tient beaucoup à soigner son physique et sa fraîcheur et le vélo lui permet de s'évader tout en faisant à loisir certaines rencontres en chemin...

Concernant le métro, je ne l'ai jamais vue monter dans un des wagons de la rame, mais toujours avec le chauffeur ravi en général de sa compagnie et de la mienne de surcroît : le seul refus qu'elle ait essayé c'était avec une fonctionnaire aigrie et sans doute frustrée de la franchise qu'elle ne pouvait afficher hors de sa routine monotone...

Je me suis interrogé sur la symbolique de cette pédale et en ai déduit qu'elle cristallisait la frustration de ce garçon de ne pas pouvoir posséder mon amie Ellie, de sorte que par renversement,

Mon amie Ellie a un pouvoir incroyable sur les gens, mais elle ne le maîtrise pas toujours très bien et en subit des contre-coups et des coups tordus de la part de ces gens mal intentionnés et méchants de nature...

Et tout cela pour assouvir leurs bas instincts et pouvoir posséder non seulement une belle femme intelligente et unique en son genre, mais aussi la part d'humanité qui leur fait défaut !

Je pense notamment à l'un de ses soupirants psychopathe en puissance qui s'était vengé d'elle en lui volant une pédale de son vélo au pied de son immeuble et elle en était folle de rage !

Elle se sert beaucoup de son vélo, n'aime pas le métro, et j'ai appris qu'avec juste une pédale en moins sur le pédalier, il était impossible de pédaler, tout simplement...

On a passé quelques heures ensemble à chercher au milieu de la nuit une pédale de substitution, comme elle était alors trop démunie financièrement à l'époque pour donner son vélo à son réparateur indien pourtant conciliant sur les factures, donc à chercher une pédale prélevée sur une épave quelconque de vélo vandalisé, pour ne léser personne, et on a rencontré plein de gens avec qui discuter, toute une faune bigarrée en fait...

Mais pas la bonne pédale, comme elles sont toutes différentes à visser d'une marque de vélo à une autre et d'un modèle de pédalier à un autre, pour une même marque !

il avait réussi à la déposséder de son véhicule le plus précieux au quotidien... Il devait bien savoir qu'avec ce bras de levier en moins, c'était en fait tout le pédalier qu'il aurait fallu remplacer...

Ce qui est curieux, c'est qu'à l'époque de cette farce, je n'étais pas convaincu en totalité de la provenance de ce geste pour le moins déplacé, alors qu'Ellie se doutait parfaitement qu'il s'agissait du projectionniste Laurent du MK2 Odéon près de chez elle, habitant un très vieil immeuble de la rue Bonaparte donnant sur le jardin du Luxembourg autour duquel elle trouve toujours à se garer avec sa voiture immatriculée d'une plaque suisse et lui prémunissant contre les factures impayées semble-t-il des nombreux procès verbaux qu'elle entasse chez elle le plus simplement du monde et dans ses placards...

Il suffisait d'observer un peu comment s'opèrent les vols de pièces détachées sur les vélos la nuit, pour comprendre que cette aberration ne pouvait provenir que de lui !

Ellie me disait aussi que j'avais un bon instinct de conservation, alors que je longeais la corniche de sa toiture, afin de m'introduire par sa fenêtre pour lui ouvrir sa porte, le jour où elle avait malencontreusement claqué sa porte d'appartement en laissant ses clefs à l'intérieur !

Il semblerait que ma destinée actuelle serait de faire mon propre «show» en jouant sur les images de mes propres films : mon grand-père paternel que je n'ai pas connu jouait bien du piano sur des films muets de son temps...

Là encore, j'ai appris quelque chose : qu'avec Ellie et ses prétendants, on ne pouvait pas se plaindre d'une agréable balade nocturne, alors une frasque de plus ou de moins à surmonter...

Ce n'est qu'une anecdote parmi d'autres, mais elle m'a fait réaliser qu'Ellie connaissait une foultitude de choses sur la nature humaine qui parfois m'échappent encore...

Elle me disait que j'étais quelqu'un de très intuitif dans mes analyses et raisonnements, et sans doute que j'aurai fait un bon analyste en psychanalyse si j'avais suivi une formation !

Mais la vie d'artiste autodidacte me va pas si mal que cela finalement, si elle n'est pas trop maudite par l'adversité du monde, de la société, des autres enfin...

Il me reste encore à parfaire mon jeu de guitare pour mes quelques long-métrages...

Dominik Lange

Note : Ce texte est un extrait d'un travail plus large, qu'il est possible de se procurer auprès de la rédaction.

L'offrande fugitive par Gabriela Trujillo / **Questions surgies de l'adresse** par Rodolphe Olcèse / **L'amour, de leur côté** par Kantuta Quirós / **Adresses** par Violeta Salvatierra / **Les heures immobiles** par Graeme Thomson & Silvia Maglioni / extrait de **Carnets de route** par Orlan Roy / **Charme et intuition** par Dominik Lange

étoilements est une publication émanée du Collectif Jeune Cinéma. Elle se veut un espace qui permet de développer la créativité de l'écriture consacrée au cinéma expérimental et différent.

Directeur de la publication : Pip Chodorov

Direction éditoriale : Rodolphe Olcèse, Violeta Salvatierra.

Prix : 3€ / abonnement simple 10€ / abonnement de soutien 15€

N° ISSN : 1961-5574

Contact

Collectif Jeune Cinéma

Mains d'œuvres, atelier 11

1 rue Charles Garnier

93400 Saint Ouen

01 40 11 84 47

etoilements@gmail.com

<http://etoilements.over-blog.com>